

Le Galepin

- ROUGE -

n°15 - 1^{er} janvier 2019



« Zazie dans le métro »

sommaire du n°15

CETTE PHOTO-CI

. *Doukipudonktan ?* 2

CE LIVRE-CI CE MOIS-CI

. *En camping-car*, I.Jablonka 3

JEUNESSE

. *Une vie de géant*, A.Kuhl 4

. *La fleur des marais*, P.Lemaître 5

NOUVELLES ET ROMAN

. *L'habitude des bêtes*, L.Tremblay 6

. *Le cœur blanc*, C.Poulain 7

B.D.

. *Les beaux étés*, Zidrou, J.Lafebre 8

POÉSIE

. Léon Leclère, l'Apache du Pays de Bray 10

LES PETITS MÉTIERS

. *Négociant en virages* 12

LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ

. *Internet et intertexte: où va l'écrit?* 14

HUMEUR

. *Emprunts* 16

Pour **Le Calepin Vert n°9** du 1^{er} juillet 2019 nous préparons, dans l'esprit des « Je me souviens » de Perec un numéro regorgeant de souvenirs et de petites anecdotes sur « L'année de mes vingt ans ».

Merci d'y contribuer en faisant parvenir vos contributions à l'adresse suivante: roger.wallet60@live.fr

La question de la véracité historique ne se pose même pas...

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,
Mario Lucas, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :

Léo Demozay, Michel Deshayes, Aude France,
Marc Frétoy, Anaïs Labbaye, Rémi Lehallier

site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

CETTE PHOTO-CI



DOUKIPUDONKTAN ?

À ma grande honte, je n'avais jamais lu *Zazie dans le métro*. J'aime Queneau mais pas ses facilités. J'avais au moins deux fois lâché *Zazie* aux alentours de la page 50. Je l'ai rouvert et le premier mot m'a frappé: *Doukipudonktan*. Et – voyez mon mauvais esprit – il a immédiatement percuté avec le climat dans le pays.

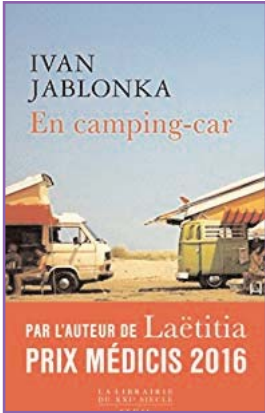
D'autant que *ki* peut signifier le pluriel et *pu* laisser entendre le *ent* muet de l'accord. Mon esprit gilet jaune, bien que dans ma petite idéologie portative le jaune désigne les casseurs de grève..., a tout de suite imaginé le message subliminal que m'adressait Queneau: « Mais tous ces politiques à l'intelligence supérieure (comme l'a déclaré l'un d'eux), et à la subtilité indécente, *doukipudonktan*? »

De la bouche, c'est sûr, parce que tous ces mots peu usités qu'ils goûtent tant, *doukilésortent*? Pourtant avec les mets raffinés dont ils se gratifient le palais (deux cents euros à deux sans les vins!), ils devraient avoir le langage fleuri, non? Mais ils doivent avoir un dictionnaire espécial passeque « grand », je sais cqueçaveudire, pis « débat » aussi et « national » encore plusse. Ehbin, quand le Premier aligne les trois mots dans la même phrase, je comprends que ce sra à peu près *hegzagonal* mais i remplace *grand* par *spectaculaire* et *débat* par *abats*: des *abats spectaculaires* aux quatt coins de l'*hegzagone*.

Et même avec les chiffres, ya du flottement. D'abord c'est 100, et pis pu dtafait, et pis papourtous. Et pis faudra allonger les biftons mais i nous rbourserons. Laverdure i est catégorique: « I coze, i coze, cé tout cki savent faire ». Et *Zazie* traduit ça avec sa vivacité impitoyable: « Débat, mon cul! »

Je me travaille les méninges pour y comprendre quèque chose. Cé sans doute vrai ki zont pas le même patois que nous aut, les autochtones. « Moi chrois ki sont normosessuels », fait *Zazie*. Alors là je me fâche: « T'as d'la chance d'avoir été gribouillée en 1959 passeque, soixante ans plus tard, t'aurais aucune chance de passer la censure! » Et *Zazie*, décidément complètement inconsciente: « Censure, mon cul! »

Roger Wallet ♦



IVAN
JABLONKA

UN RÉCIT
D'APPRENTIS-
SAGE

Je ne connaissais pas l'auteur. J'ai lu les quarante premières pages – un récit d'une telle simplicité que je peinais à comprendre où l'auteur nous embarquait – avant d'aller voir qui il était: il était à l'image de son récit, simple et modeste. Il m'a fait penser immédiatement à Michel Quint: l'homme et l'auteur parfaitement lisibles.

Né en 73, père ingénieur physicien, mère agrégée lettres classiques; de solides études jusqu'à l'agrégation d'histoire. Historien donc. De sa propre famille, juive, «*Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*» (2012). Sa thèse de doctorat sur «*Ni père ni mère: histoire des enfants de l'Assistance publique (1874-1939)*» (thèse en 2004, livre en 2006). Forcément sa rencontre avec Pierre Rosanvallon («*Le peuple introuvable*», «*Le Parlement des invisibles*») avec qui il dirige au Seuil la collection «*La République des idées*». Ce parcours exprime la quête d'une parole presque anti-romanesque mais Annie Ernaux, mais Emmanuel Carrère...

Le propos du livre est dans le titre: ces vacances familiales en camping-car dans la décennie 80. Il est enfant puis ado, il découvre Portugal, Grèce, Sicile, Maroc, Italie, Turquie, les États-Unis où son père exerce un temps... Il cite beaucoup le journal qu'il tenait et, de voyage en voyage, on le voit grandir, s'affirmer, s'affranchir de la tutelle parentale mais sans jamais s'affronter: il reste porté par l'amour de ses parents.

La construction du livre n'a rien de romanesque, on est plus dans un témoignage, il n'y a pas de tension, pas de point d'acmé mais, au tiers du récit, l'histoire personnelle s'inscrit dans l'histoire sociétale: l'auteur dit ce

que sont camping-car et camping, ce que signifient les vacances dans la France post Trente Glorieuses. La notion de classe sociale – qui n'est pas du tout son propos – se fait jour. On est bien dans la France des années Mitterrand, qui pourrait tout aussi bien être celle des années Chirac: la fin des certitudes idéologiques.

«*Il y a un esprit du camping [...] La musique le dit encore mieux que les mots [...] et c'est pourquoi la bande-son de nos années camping-car, c'est Carmen [...]: Le ciel ouvert, la vie errante, Pour pays, l'univers, Et pour loi, sa volonté Et, surtout, la chose enivrante: La liberté, la liberté!*»

Les relations père-fils reviennent avec insistance tout au long du récit. Le père a besoin de sentir ses fils heureux (Ivan a un petit frère), sans doute comme une revanche sur le passé:

«*Les failles de son enfance se rouvraient jusqu'à devenir un gouffre, son bonheur y tombait et, à nouveau, il s'en voulait de ne pas être capable de nous rendre pleinement, absolument, définitivement heureux: notre pseudo-malheur lui faisait entrevoir [...] la précarité de son enfance, c'est-à-dire, en fin de compte, sa blessure. [...] C'est ainsi que je suis devenu un enfant-Shoah.*» La formule n'est pas heureuse car excessive et l'excès n'est pas la marque de l'écriture de Jablonka.

J'oubliais un autre élément récurrent: l'éloge du camping-car, de la finesse de sa conception: «*Le génie allemand de l'organisation était mis au service non pas du crime de masse, mais de la vie, de la joie, de l'intimité, de l'intégration familiale, et il est facile de comprendre en quoi le camping-car a sauvé mon père, et nous avec.*» (p.27) «*J'ai grandi dans le camping-car et le camping-car m'a fait grandir.*» (p.136)

Aude France ◆



En camping-car, Ivan Jablonka, Seuil, 2018

ANKE KUHL

ÉLOGE DE LA DIFFÉRENCE



Deux enfants vont se baigner dans la rivière. Puis ils jouent avec l'argile et finissent par façonner une sorte de géant.



Dans la nuit, les éléments se déchaînent et, au matin, quand une goutte de rosée tombe sur lui, le géant prend soudain vie. Il se dresse, se met à marcher et rencontre d'abord un garde forestier qui fait pousser des douglas. Il demande son aide au géant mais celui-ci fait pis que pendre et le garde le chasse.

Il va alors jusqu'au village. Les enfants le repèrent et décident de le suivre. Il va mettre la pagaie dans la boutique du coiffeur puis au supermarché et finit par grimper sur le toit de l'église où il sonne les cloches à toutes volées. La police intervient et les pompiers qui se mettent en tête de le chasser avec leur lance à incendie. Les enfants alors avouent qui il est. Le coiffeur, attiré par le

bruit, connaît les golems – ces êtres d'argile qui prennent vie – et déclare qu'il n'obéira qu'à ceux qui l'ont construit. Et en effet...



Dans la mystique juive, le Golem est une créature de terre incapable de parole et dépourvue de libre-arbitre, façonnée afin d'assister son créateur. Anke Kuhl en fait un être simplement différent. Il n'est pourtant pas naturellement bon mais il se révèle l'être dès lors qu'en-touré d'affection.



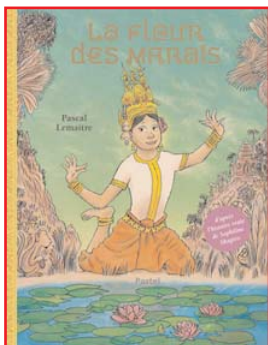
Les dessins caricaturent les personnages, à l'exception des deux enfants. Ils sont minimalistes et se limitent aux éléments signifiants du visage. Ils sont vivants mais manquent un peu de charme.

Anaïs Labbaye ♦



Une vie de géant, Anke Kuhl, Jungle kids!, 2016

PASCAL LEMAITRE DANSER SON PEUPLE



Pascal Lemaître (né en 57) est un auteur et illustrateur prolifique. Il nous livre ici une petite biographie de Sophiline Cheam Shapiro (née en 67, danseuse et chorégraphe khmère). C'est un livre (24 p.) très pudique et empreint de douceur, dans les gestuelles de la danseuse et le choix des coloris. Il n'omet bien sûr pas de citer l'effroyable génocide perpétré par les Khmers rouges de 75 à 79 (deux millions de victimes).



Ils s'appelaient Les Khmers Rouges. Ils ont détruit nos maisons et nous ont envoyés hors des villes, dans des camps de travail à la campagne. Mon papa et mon frère y sont morts.

Sophiline a 8 ans en 75. Elle va perdre son père et son frère et sera recueillie par un oncle. C'est lui qui, lui trouvant la voix magnifique, la présente à Tata Leah, une vieille dame qui va lui transmettre son amour de la danse.

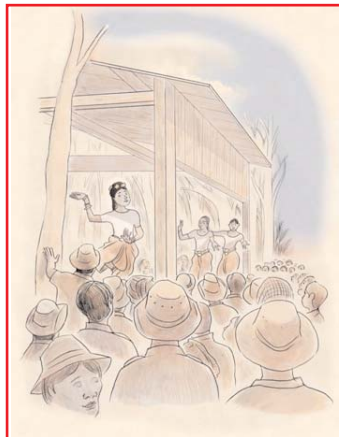
Elle lui fait travailler les personnages traditionnels du géant Ream Eyso et de la déesse Moni Mekhala. Elle lui apprend la plus extrême rigueur: «*Elle veut que je sois*



parfaite. Je dois être extrêmement souple et précise. Mes doigts doivent être comme des élastiques». Trois pages nous détaillent les positions de main et les gestuelles pour signifier la tristesse, la joie, le regard, l'envolée...

Et puis Sophiline traversera le pays pour faire partager son art. Une fois même des soldats encore en armes l'applaudiront...

On est sous le charme de l'histoire – il faut bien que de temps en temps l'Histoire se venge de l'abomination – et de l'esthétique générale de l'auteur: des coloris tendres souvent dans les ocres qui font merveille avec l'expression incroyablement précise du corps de Sophiline. Ses mains bien sûr mais aussi ses regards qui ont une pudeur et une candeur que l'on croirait écrites par Christian Bobin: oui, il y a de l'angélique chez Sophiline.



«*Pendant toutes ces années de travail dans les camps, sous le soleil de plomb, dans la boue des rizières, mon corps s'est abîmé. Mais la danse de Tata Leah m'a épanouie. Comme le lotus blanc qui émerge de la boue des marécages.*»

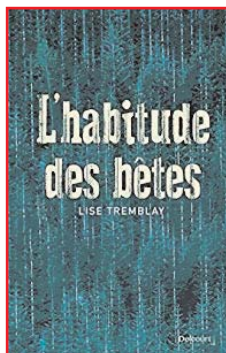
Anais Labbaye ♦

La fleur des marais, Pascal Lemaître, Pastel (L'école des loisirs), 2017

Sophiline Cheam Shapiro

Pascal Lemaître



LISE
TREMBLAYVIVRE SOUS
LA MENACE

Benoît Lévesque était dentiste à Montréal. Et passionné d'aviation. Le jour où un vieil Indien lui confie Dan, un chiot, quelque chose craque dans sa vie : il déménage et regagne le nord du pays : *« Je suis revenue vivre il y a quelques années, à 600 km au nord de Montréal. J'habite au pied d'une montagne, près d'un fjord. C'est un lieu qui est encore très difficile d'accès. »* [Le Monde, 16.12.2018] L'auteur, Québécoise, parle là d'elle-même mais...

« Son écriture, parfois qualifiée de simple ou de minimaliste, exploite entre autres les enjeux du désœuvrement et de la marginalité. Retrouvés dans plusieurs de ses livres, les thèmes de l'exil, de la nostalgie, de l'échec et de la solitude naissent en réaction à la société décrite par l'auteure, où les personnages semblent sans repères. Les questions de la famille et de la filiation [sont souvent] présentes. » (wikipédia)

Simple, minimaliste (l'adjectif a été créé pour Raymond Carver), solitude, filiation : on retrouve tout ceci dans le roman de Lise Tremblay (née en 57).

Benoît Lévesque vit à l'écart du village, dans la seule compagnie de Dan : depuis quelques jours il a moins d'entrain, il vieillit, si ça continue il faudra l'emmener chez le vétérinaire. Le fermier voisin, Rémi, a l'habitude des bêtes, il a toujours vécu là, il dit sans ménagement sa vision des choses : *« Je ne sais pas si tu le sais, mais ton chien, y'est malade, ça fait déjà un bout, y'est sur le bord de mourir. »* Dans l'esprit de Benoît, la menace s'installe.

Elle était déjà là depuis la première phrase, à propos de sa fille. Elle a 32 ans et, comme on dit, des problèmes psychiatriques. Des problèmes d'identité : *« Elle ne voulait pas avoir l'air d'une femme, ni d'une femme ni d'un homme. Tout ce qu'elle voulait, c'est être plate. »* Une

opération, au cours de laquelle Benoît se redécouvrait père alors que les relations avec Carole s'étaient distendues. Il analyse ce qui a miné son couple et sa famille : *« Ma fille et mon ex-femme avaient vécu dans le luxe, mais je ne m'intéressais pas à elles. [...] J'avais été heureux, comblé et odieux. En vieillissant, je m'en suis rendu compte, mais il était trop tard. Je n'avais pas su être bon. La bonté m'est venue après. »* Peut-être avec Dan... dont la vétérinaire confirme qu'il a un cancer. Elle proposera une chimio mais Benoît choisira juste de le laisser mourir tranquille, sans souffrances. Quand le traitement ne fera plus effet, il le fera euthanasier.

Et puis il y a Mina, une octogénaire au caractère bien trempé, qui vit seule à l'entrée de la forêt en attendant la mort. Elle ne sort plus. Il y a quelques jours, elle a vu rôder un loup. C'est autour du loup que va se nouer un début d'intrigue. Le village est sous la maîtrise des Boileau, des voyous qui font régner la peur et tiennent tout le monde en coupe. Eux, ce sont des chasseurs et ils n'ont qu'une hâte : liquider les loups. Mais voilà que le neveu de Rémi, Patrice, a été affecté comme garde-chasse dans l'endroit et il s'est mis en tête de protéger les loups. Il va accumuler les preuves contre les Boileau et, en dépit de toutes les intimidations, aller au bout et les faire traduire en justice. Dans le temps, Stan a foutu un coup de fusil dans la jambe de son père qui a dû s'exiler. Mais lui, Patrice, il croit en la loi...

Dan et Mina vont mourir. Mais – et en cela Lise Tremblay est vraiment carvérienne – l'histoire des loups restera en suspens.

Un magnifique roman, beau et âpre, écrit dans une langue simple.

Une grande auteure.

Rémi Lehallier ♦



L'habitude des bêtes, Lise Tremblay, Delcourt, 2018, 117 p.



CATHERINE
POULAIN

TROP DE MORT DANS LA BOUCHE

J'ai lu deux livres. Le premier, âpre, sensuel, empli de sensations, de remugles, de vertiges ; il dure les 90 premières pages. Le second, répétitif, se complaisant dans les descriptions nauséuses et les dialogues tous empreints du même mal de vivre, va jusqu'à la fin ; il ne nous épargne pas une sorte d'envolée mystique vers la volonté de brûler sa vie (au sens propre). L'auteure se serait abstenue de sa complaisance à décrire une forme de morbidité, elle aurait limité son livre à la moitié de son volume, nous serions là dans la famille du roman précédent, de Lise Tremblay. Une écriture forte à décrire les sensations – dans des termes plus charnels que ne le fait par exemple Marie-Hélène Lafon –, à mélanger la parole des personnages et la nature autour d'eux. Mais son insistance dans une atmosphère que certes elle maîtrise mais qui, à des scènes identiques vingt fois racontées, finit par lasser, traduit une certaine complaisance mortifère. À l'image de la (belle) photo de couverture. Elle nous a préparés au feu mais à celui qui signifie destruction, ruines, cendres. Et la prose se fait rabâchage...

Le cœur blanc parle des travailleurs saisonniers qui effectuent des travaux de cueillette dans le Midi de la France (elle s'invente un village dans le Vaucluse). Plus précisément de deux femmes : Rosalinde, l'Allemande, que tous les hommes rêvent de baiser (le désir s'y exprime très crûment), et Mounia. Rosa – c'est Ahmed qui lui dit qu'elle a *le cœur blanc*, i.e. pur – cherche sur la route et les emplois de cette nature à donner un sens à sa vie. Elle sait ne pas le trouver dans le désir des hommes, quand bien même elle s'y abandonne parfois. Mais ceux-là, avec qui elle partage de la tendresse, finissent toujours par partir. Comme elle : elle ne veut appartenir à aucun d'eux. Elle n'est éprise que de sa

propre liberté. Elle n'a pas peur d'eux, elle les affronte, elle se défend. Sa vie est pire que rude : le froid, la soif, la pauvreté – elle parviendra juste à racheter un combi Volkswagen qui prend l'eau et finira carbonisé par des hommes à qui elle s'est refusée. Avant d'être elle-même victime du feu : des incendies se sont déclarés et on ne parvient pas à les maîtriser ; le soir où elle se fait attraper, titubante de fatigue et d'alcool, par une bande qui l'agresse sexuellement, elle n'aura d'autre issue que de courir, tomber et se relever, courir vers la feu où sa chevelure rousse disparaîtra.

Entre les deux bouts de cette narration, défilent une infinité de personnages dont on peine à distinguer les prénoms, mais dont on retient celui d'Acacio, le Portugais, avec qui, peut-être... mais il est parti et lui aussi, à la fin du récit, titube le long d'une route...

Reste la belle écriture de Catherine Poulain – qui vécu elle-même de ce travail saisonnier – mais cette écriture, par sa déstructuration narrative, porte en elle le signe d'une faiblesse scénaristique : sur une page, on se laisse porter mais, sur deux cents, on manque de repères et on s'égare.

« ... Doucement, comme une eau bruisante venue de très loin et qui enflait, elle entendit les peupliers. Ils semblaient s'éveiller, chuchotant le long des roubines, un soupir fluide et languissant qui grandissait jusqu'à la route. L'appel rauque d'un vol d'ois sauvages. Après, elle ne se souvenait plus. N'aurait pas su même le dire. Elle pleurait. Un long sanglot qu'il n'entendait pas, avalé par son souffle à lui. Il embrassait sa bouche, il buvait ses plaintes et sa faim comme si lui-même mourait de soif. Mais était-ce une plainte ce gémissement flûté de bête. Elle ne se souvient plus. Cette déchirure. Il l'emplissait, s'acharnait. Quel bonheur. Il a murmuré trois mots, en arabe, a eu un hoquet, un sursaut, un râle étouffé ce gémissement qui vibrait en elle, remontait en un long tison, la brûlait – depuis ses cuisses, son ventre, sa gorge, jusqu'aux tréfonds... [...] » (p.11)

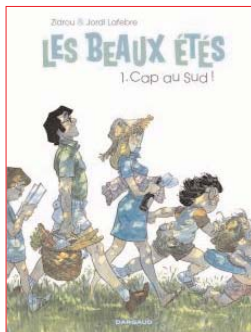
Léo Demozy ♦

Le cœur blanc, Catherine Poulain, Éd. de l'Olivier, 2018, 248p.



ZIDROU
& JORDI LAFEBRE

« LES BEAUX ÉTÉS »



L'éditeur a dû flairer un filon, car la série se décline en cinq tomes !

« Cette série ne contient ni bagarres sanguinolentes ni conflits internationaux. Elle parle de la vie, la vraie. La vie – jolie – de gens qui, l'année durant, travaillent dur pour se payer des vacances d'été. » (4^e de couv.)

Chaque année, les mêmes rituels : Pierre, le père, rend ses planches de BD en retard pendant que l'épouse et les quatre enfants attendent au bas de l'escalier, puis les chansons de vacances dans la 4L rouge. Un mois pour oublier le quotidien, le couple qui bat de l'aile, le cancer de la tante...



Dans le tome 1, « Cap au sud », (on est en 1973) la famille belge a légèrement le goût de l'autodérision. La page 30 relate la scène du moment du dessert, au ser-

taurant ; le choix est vraiment difficile tellement tout fait envie... Le père décide de les commander tous ! Il y en a quatorze ! La serveuse, blasée, répond à sa collègue qui lui demande ce qui se passe : « Rien. Des Belges. » La couleur dominante de cette page est chaude et gaie.

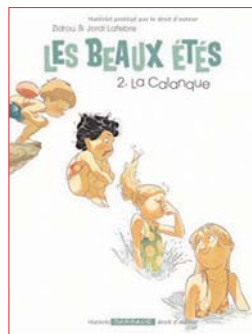
Par contre, la page suivante est dans le bleu nuit, les enfants dorment, le couple se parle.

Lui : « Personne n'a jamais dit que ce serait facile. »

Elle : « La vérité c'est qu'on rêvait d'une vie au soleil, et qu'on a eu droit seulement à de timides éclaircies. »



Les pages se tournent doucement, l'histoire est simple et majoritairement gaie. Quelques difficultés sociales sont abordées mais avec un aspect majoritairement "joie de vivre". Le trait est vif et agréable qui renvoie vers une ambiance "seventies", ce tome est agréable et touchant.



Tome 2, La Calanque
(2016)

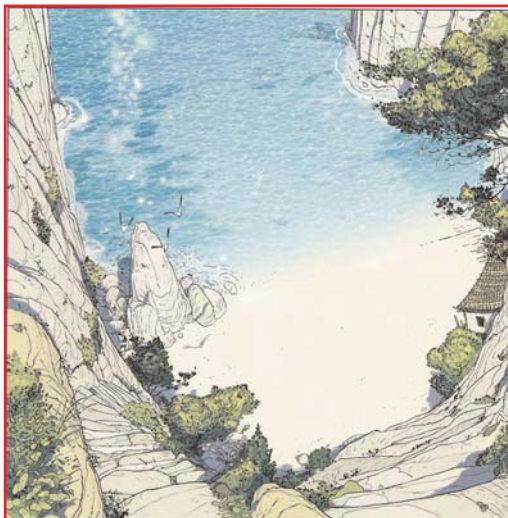
Nous sommes en juillet 69 (trois Américains alunnissent). Nous faisons la connaissance du "pépé buelo" dont le rôle est de venir arroser les plantes ; de toutes façons, il ne prendra des vacances

qu'en Espagne, après la mort du Caudillo.

À la question de l'enfant : « Pourquoi on ne prend pas l'autoroute ? On irait plus vite. », la maman répond : « Le but n'est pas d'aller vite, mais d'aller bon ! »

Un peu plus loin, le papa ne sait comment remercier

Marius, un vieux pêcheur, qui a rendu un sacré coup de main... « *En me disant "MERCI" pardi! C'est un mot qui rend la vie jolie.* »



Les couleurs sont chaudes et douces, face au coucher de soleil un enfant dit :

« *Avant on habitait en Belgique. Maintenant, on habite en vacances.* »

Je ne sais comment relater le plaisir que j'ai eu à me plonger dans cette BD.

Elle m'a éloigné de la morosité hivernale.

« *Te raconter? Te raconter quoi, papa? Le bonheur ça ne se raconte pas!* »

Il y a encore trois autres tomes qui persistent à nous promener dans le plaisir simple de la vie en cette fin de 20^e siècle; les souvenirs refluent :

[1962]: *Mam'zelle Estérel* (2017)

[1980]: *Le repos du guerrier* (2018)

[1979]: *Joyeux Noël, famille chérie* (2018)

Je n'ai pas envie d'un discours nostalgique, je souhaite seulement dire que cette histoire toute tranquille m'a amené des sourires et du plaisir à l'humour belge. Je vous la recommande!

Michel Deshayes ♦

Zidrou (Benoît Drouie) est né en 1962 à Bruxelles. D'abord instituteur, il se lance au début des années 1990 dans l'écriture de livres et de chansons pour enfants. En 1991, il rencontre le dessinateur Godi avec qui il crée L'Elève Ducobu. Sa carrière de scénariste de bande dessinée est lancée!

Jordi Lafebre est né en 1979 à Barcelone, où il étudie la bande dessinée et les beaux-arts avant d'effectuer ses premiers pas de dessinateur en 2001. Sa rencontre avec Zidrou est décisive. En 2010, il cosigne avec lui un album remarqué, Lydie.

Les beaux étés, Dargaud.

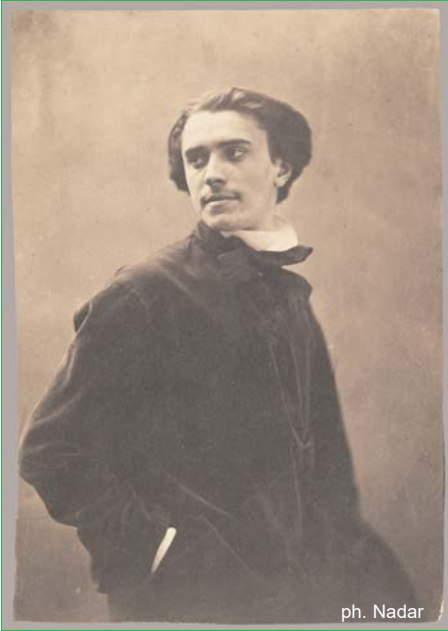


Zidrou



Jordi Lafebre

LÉON LECLÈRE L'APACHE DU PAYS DE BRAY



Amis Picards (et tous les autres amis bien sûr, suis-je bête), savez-vous que dans un petit village de l'Oise, appelé La Chapelle-aux-Pots, était enterré un Apache? Oh, pas Cochise, ni Geronimo, pas plus qu'un de ceux des Loups de la Butte ou des Monte-en-l'air des Batignolles. Non, celui-là se nommait Léon Leclère, mort en 1966. Alors, c'était un Apache d'où? D'abord, un gamin de La Chapelle-aux-Pots où il passa son enfance et puis... Apache?... Eh bien, c'était le nom d'un groupe de voyous qui sévissait à Paris entre 1900 et 1914, parmi eux Ravel, Stravinski, Fargue, entre autres... Léon Leclère en fit partie. Mais pourquoi "Apache"? Parce qu'un commerçant les confondit avec les vrais voyous du même nom!

Dis donc mec, de ce bled du pays de Bray jusque Ravel et Stravinski, ce dut être un drôle de chemin! Pas tant que ça, dès l'âge quatorze ans (il étudia dans un

collège de Beauvais), il écrivait déjà des poèmes (et même des chansons) dont certains étaient lus lors des fêtes du village. Vous vous rendez compte, un p'tit gars, fils de fermier (ancien ingénieur quand même), né dans ce coin reculé et dont certains poèmes furent mis en musique par Ravel! Et ça donnait quoi ses poèmes? Oh, pas mal du tout: amoureux de la nature et des animaux (on pense parfois à Jules Renard), un style très musical et émaillé d'humour très souvent et... quelques poèmes... comment dire... érotiques, pas piqués des vers (sans jeux de mots), je ne vous en dis pas plus, jugez par vous-même:

«...Les lapins qui dansent la ronde au clair de lune
Sont assis sur leur derrière en t'attendant;
Baise ta Margot, baise ta brune,
Vite, et va-t'en...»

Alors? Vous en pensez quoi? Bon, je dois dire que j'ai pris un extrait plutôt light, car des yeux chastes pourraient lire cette rubrique. Et l'humour, ah l'humour, on se prend à son jeu et un style dans lequel on se laisse porter, comme la Blanche Ophélie. Derrière tout cela, il y a une connaissance profonde de la nature humaine, son écriture n'est pas aussi innocente qu'elle n'y paraît:

«Bonjour Monsieur, comment va votre femme?
Fort bien? Tant mieux.
Savez-vous que les roses se fanent
Autour du rameau trop vieux?
Bonjour Monsieur...»

... Mais du reste, de la dragée, du mimosa,
Un autre se chargera mieux;
Mais du reste, du baiser, et cætera,
Un autre se chargera:
Bonjour Monsieur.»

Ces extraits et un des deux poèmes complets qui suivent figurent dans le recueil *Humoresques*, paru en 1921 aux éditions Edgar Malfère à Amiens et réédité en 2009 aux éditions (américaines) BiblioBazaar (à ne pas manquer: les *Chroniques du Chaperon et de la*

Braguette, qui sont une des sections de ce recueil). Sinon, le livre le plus récent sur cet auteur date de 1965 dans la collection *Poètes d'aujourd'hui* chez Seghers! C'est quand même un monde!

Sous le sot de la confession, je dois vous avouer une chose: j'ai un regret, un grand regret, ne découvrir quelques-uns de ces textes que maintenant! En lisant les poèmes de Léon Leclère, je n'ai ressenti que du plaisir et le plaisir devient une denrée rare de nos jours. Bonne lecture chers amis (Picards ou non)!

Mario Lucas ◆

PS: Ça y est, je l'ai! Quoi donc? Le recueil dans son édition originale de 1921 (imprimé à Abbeville), avec une dédicace de la main du poète, en plus "*À ma chère Mariuccia, très affectueusement*"... Le Père Noël est passé en avance! (Sans internet, je n'aurais jamais pu me le procurer)... J'ai envie de danser la gigue ou la carmagnole! Je jubile comme un gamin! Quel trésor! Ce recueil me réconcilie avec la poésie, j'y retrouve tout ce que j'en attends: humour, beauté de la nature et des animaux, quelques références artistiques (Vuillard, Francis Jammes, Poë ou Gide), une certaine peinture sociale de l'époque, les vieux maris trompés (il y a du... chez Léon Leclère, non je ne dirai pas, vous allez me prendre pour un débile), un peu d'anticléricalisme, un rythme léger et qui chante, des métaphores étonnantes, un attachement à son terroir/territoire (c'est là, peut-être son côté apache...):

« ... À Saint-Aubin, à Ons-en-Bray,
À Espaubourg aussi, partout voici matines;
Quel amoureux regret,
Chère hypocrite, te retient donc sous la courtine? »

Un peu visionnaire aussi:

« ... Ainsi s'en va la République, tout cloche :
Que de fois hélas! que de fois
Je n'ai eu qu'un écu en poche
Quand il en fallait trois. »

La poésie comme je l'aime, que l'on ne trouve qu'en creusant la terre avec ses doigts!

Un dernier conseil: réservez vos dimanches du printemps prochain pour faire les brocantes du côté de La

Chapelle-aux-Pots, peut-être aurez-vous la chance de trouver un second exemplaire de ce recueil. Good luck!

Ah, j'allais oublier, Léon Leclère est plus connu sous son nom de plume: Tristan Klingsor.

SI DANS CENT ANS OU PLUS...

Si dans cent ans ou plus un homme à barbe grise,
Par quelque triste jour de pluie
Parcourant ce poème
Rêve de celle qu'en secret il aime,
Qu'il songe à mon tourment et se dise
Que j'ai souffert plus que lui.

Si dans cent ans ou plus une autre lit ceci
De ses yeux beaux comme ceux qui m'ont mis
Le cœur en peine,
Peut-être y aura-t-il belle enfin qui me plaigne
Et qui pensant à mon souci
Prenne mieux en pitié son ami.

Mais vous chère, point ne lirez ces lignes noires
De mon amoureux deuil qui n'est pas assagi
Ou si vous les lisez, ne voudrez point savoir
Que c'est de vous qu'il s'agit.

L'escarville d'or. 1922

LE TRIO

Le notaire, le cousin et le poète
Vous font un trio d'amoureux, ô très chère,
Et si parfois vous riez peut-être
Du rêveur qui vous adore comme pas un,
Vous le laissez simplement se morfondre
Pour tendre la main aux écus du notaire
Et la joue aux baisers du cousin :
Ainsi va le monde.

Et cependant que votre mari
Qui se croit assuré contre le pire
Promène sa faconde,
Vous l'encornez et chacun rit ;
Il n'y a que moi seul, très chère, qui soupire :
Ainsi va le monde.



NÉGOCIANT EN VIRAGES

J'ai longtemps habité à Girgols, modeste village du Cantal dont les habitants sont si peu nombreux (77 au dernier recensement de 2014 mais, depuis, la Rosalie et le Boromé ont défuncté) qu'ils n'ont pas de noms : on dit « ceux de Girgols ». Un mien ami y avait là, je crois, dans les années 70, un logis de famille – paternel ? je n'ose le croire mais peut-être bien grand-paternel. Il me l'avait prêté pour que j'y cuve une déception amoureuse et, ma foi, le dégoût de la chose politique m'étant venu avec le flasque d'une politique pompidolienne qui semblait plaire à mes concitoyens, je décidai de m'y fixer. Je le fis au « hameau » car Girgols en avait un, dit Soulages. Or, dans sa bibliothèque peu dotée – quelques vies de saints, quelques recueils de poésie, quelques livres d'art – ce mien ami tenait un catalogue des années 60 du Gemeentemuseum Den Haag de La Haye. Consacré audit peintre rodézien Pierre Soulages... Hasard des rencontres.

Mais que faire à Soulages à moins que d'y être rentier ? Ce que je n'étais pas...

J'avais une 2CV, ce qui est mieux que rien. Elle me menait trois fois la semaine à Saint-Cernin par la D292. Une fois pour le marché, une fois pour les appas de Rosa, les trois fois pour les coups à boire avec les amis au zinc de L'Arverne.

Ce jour-là, quand je débarquai vers 15h45, la conversation ne portait que sur ça : le nouvel accident survenu dans la terrible descente en virages d'Aurillac à Mauriac, sur la D922. Cinq morts, dont plus d'un était encore valide. Le climat était à la catastrophe. Parmi le petit groupe de francs-buveurs, dont j'étais le plus jeune, Paterne Cailhol était un ancien gendarme. Il pleurait dans sa moustache. Il appartenait à la vieille école des cognes qui croyaient à ces choses désuettes comme la République et la solidarité. Il nous raconta les mille et un constats qu'il avait eu à dresser devant des dépouilles encore fumantes. L'alcool aidant, il se laissait porter par l'attention que nous lui portions car

le cochon racontait merveilleusement. Sans doute en rajoutait-il car quand je lui dis « Si je compte bien, ça fait 241 morts l'hiver 54 » il parut surpris. Mais il se reprit « Ou alors c'est 254 morts l'hiver 41... Peut-être. Mais en tout cas de la ferraille fumante, ça, j'en ai vu ! »

J'ai oublié de le dire, nous étions en plein cœur de l'hiver 74, en février, et deux mois plus tard la télé allemande allait annoncer « Der President Pompidou ist todt », comme je vous le dis. Notez au passage que le Todt, Jean de son prénom, ne dirigeait pas encore la Scuderia Ferrari...

Et tout d'un coup, bien que ce genre de familiarité ne fût pas de son registre, le vieux roussin me posa la main sur l'épaule, « J'ai une idée pour toi » dit-il. Il leva son verre, je sus ce que j'avais à faire. Il but une lampée puis me lança son idée : « Oger, t'es un conducteur hors-paire [c'était une de ses blagues favorites mais peu de nos amis avaient le Q.I. suffisant pour la comprendre]. Pourquoi tu te mettrais-ti-pas à négocier les virages ? »

Voilà d'où est partie ma petite entreprise.



Jules Castagner & Paterne Cailhol (dr.). 1961

Paterne me fit part des statistiques, elles étaient catastrophiques. La 120 tenait la palme. Il me conseilla

même précisé sur ma carte de visite :

n° voie	km de voie	nb. tués	nb. tués/km	cumul km	cumul tués	% km voies
1	120	29	8	0,276	29	8
2	8	26	6	0,231	55	14
3	122	135	23	0,170	190	37
4	680	65	4	0,062	255	41
5	679	87	4	0,046	342	45
6	990	90	4	0,044	432	49

de commencer par là, avant peut-être d'aller me frotter au Plomb du Cantal. La seule difficulté était de se faire connaître. Je pris contact avec *La Montagne* qui s'emballa pour le projet « dont l'idée même aurait empli d'aise Alexandre Vialatte » (la grande référence littéraire du journal). Les syndicats d'initiative relayèrent l'information et, ma foi, je démarrai. Tranquillement.

Mes premiers clients furent des touristes néerlandais peu habitués aux surprises de la conduite en terrain accidenté et à qui je fis, sur trois jours, découvrir la région – nous étions au début avril. Puis assez vite, me doutant bien que seule la neige me permettrait vraiment de décoller, je lorgnai du côté des professionnels. Je me mis de mêche avec deux ou trois routiers et fis ainsi plusieurs courses au volant de poids lourds et semi-remorques dont les chauffeurs avaient abusé du vin des Palhàs ou d'apéritifs à la gentiane. C'étaient des types du Nord plutôt – les Espagnols, Portos et Ritals tiennent mieux l'alcool. Je me suis acheté une série d'Assimils et mes vieux restes du lycée ont fait le reste.

C'est incroyable, le monde qu'on rencontre dans les routiers. Pas du point de vue nombre mais sous l'angle du copinage. C'est comme ça que j'ai fait la connaissance de trois jeunes ambulanciers de Clermont qui passaient souvent par là. Horaires invraisemblables, kilométrage dingue, etc. etc. C'est Guillaume qui m'a proposé le premier de prendre le volant à sa place. Il était sur le grill depuis un jour et demi, il n'en pouvait plus. Il m'a passé sa blouse, son nom de code (c'était BusterKeaton!) et en route. Tout le monde n'y a vu que du feu. Au CHU personne ne m'a rien demandé; j'ai déposé ma patiente en cardio et suis revenu pépère au routier de Labesserette comme si de rien n'était. Bien sûr, côté légalité pure, on n'était pas vraiment dans les clous mais tout ce qu'on me demandait c'était de ramener la tire saine et sauve.

Je n'ai jamais eu le moindre soupçon d'accident des treize années où j'ai été négociant en virages. Je l'ai

Par tous les temps faites confiance à

OGER ALET
négociant en virages

* Zéro accident depuis 1947 *
(accident de poussette)

V.L., poids lourd, semi-remorque, autocar...

à Girgols (Cantal), le 04.71.42.42.42

L'hiver 87 fut celui des records: 193 demandes en décembre-janvier-février. J'avais déjà dû embaucher un assistant, il en aurait fallu un de plus. « Fais gaffe, a fait Paterne, à deux ils vont te créer une section syndicale. » Je n'ai rien contre les syndicats mais là, ça m'a mis la pression. Je ne me voyais pas obligé de monter à Paris pour négocier avec Krasucki ou Bergeron. J'ai jeté l'éponge. Mon assistant a repris l'affaire mais ce con a suivi sa poupée qui était de l'Orléanais. Dans la Beauce, pas de virage délicat à négocier. Six mois plus tard il s'est mis dans le pinard.

Moi, mon histoire avait intéressé J.C.M., le fils du Président. Son père s'apprêtait pour un second mandat délicat et il y avait un sacré virage idéologique – le mot est sans doute un peu fort pour le Président – à négocier. Du coup J.C.M. m'a fait entrer comme « conseiller spécial et chauffeur » de son père. C'était toujours dans la voiture qu'on discutait. Le Président me demandait mon avis sur tout et sur tous. C'est moi qui lui ai dit pour Rocard: « Premier ministre, c'est là où il vous fera le moins chier » parce que, avec le Président, j'ai toujours eu mon franc-parler. La petite Édith, c'est moi aussi. On a beaucoup dit que le Président avait eu quelques faiblesses pour elle mais, moi itou, elle me plaisait beaucoup, la môme. Même sous Ballardur, je suis resté son chauffeur. Je le suis resté jusqu'au 8 janvier 96. Et même, le convoi mortuaire, le 11, c'est moi qui l'ai descendu jusqu'au cimetière de Jarnac.

Ma carrière politique s'est arrêtée là. Mais hier j'ai reçu un coup de fil de Maignon: E.P. m'a dit qu'il avait un truc difficile à négocier... J'ai dit « Non, Édouard ».

Oger Alet ♦

INTERNET & INTERTEXTE OÙ VA L'ÉCRIT ?



L'usage des nouvelles technologies bouleverse chaque jour davantage tant le rapport à l'écrit que celui entre l'auteur et le lecteur. Il affecte la circulation des textes, bouleverse la hiérarchie des genres et interroge la propriété intellectuelle. La nouvelle approche de la création et de la lecture fonctionne comme une combinaison mathématique par une distribution de fragments dans laquelle le lecteur intégrant son propre sens devient lui-même l'auteur et l'auteur lecteur. Par ici quelques bribes de littérature, par-là quelques coupures de presse et autres éclats de documents dont on finit par oublier la provenance. La tangibilité de la chose écrite n'est pas simple manifestation de la paresse de quelque collégien

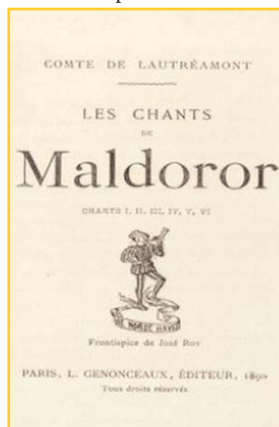
en mal d'exposé, moins encore le mode opératoire de quelques pisse-papier s'imaginant disposer d'une bibliothèque universelle à peu de frais. L'accès sans effort aux textes, leur libre circulation est la grande utopie du moment ; pour certains, il s'agit d'une utopie mortifère qui aboutira à terme à la disparition de la catégorie « auteur ». Certes, le recours aux algorithmes ouvre le champ de l'intelligence artificielle à toute forme de production écrite.

Soyons néanmoins certains que le fait littéraire s'organiserait toujours dans une dimension humaine.

Cette évolution n'est pas entièrement liée à l'émergence du numérique. Elle est imputable depuis Gutenberg à tous les copistes et compilateurs plus enclins à développer une technique ou à constituer un corpus qu'à produire une œuvre originale. La redistribution générique répond pourtant à la modernité revendiquée par les arts visuels, laquelle a touché le monde des lettres depuis plus d'un siècle. L'émergence d'une esthétique du fragment a introduit dans la création littéraire la paralittérature du quotidien (catalogues, coupures de presse, articles scientifiques, dictionnaires) en incluant toutes les formes d'intertextualité, du palimpseste¹ au plagiat.

De tout temps des faussaires de talent et des plagiaires de génie ont sévi, la Bible en représente le meilleur exemple. Plus profanes, *Les chants de Maldoror* sont le fruit d'un pillage éhonté et de collages² avisés dont Isidore Ducasse s'est fait l'apôtre. « Il faut rendre à César ce qui n'appartient pas à César » proclamera Paul Éluard en référence à ce précurseur des surréalistes.

Les écrits, à force de manipulations, de lacérations et d'emprunts, finissent par se donner une paternité usurpée. Il faut compter sur l'érudition du lecteur pour démêler l'écheveau à travers les lignes. Michel Butor, du

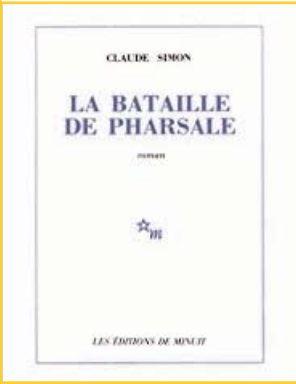
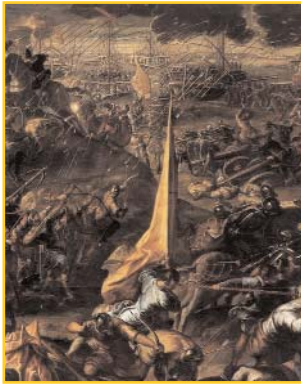
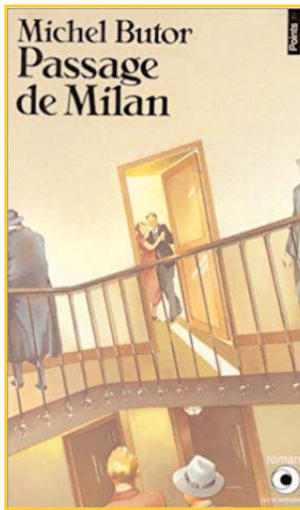


Passage de Milan à Degrés, incorpore sciemment des fragments de Balzac, Flaubert, Nerval et Proust dans ses romans. Claude Simon dépèce *La Recherche du temps perdu* dans *La Bataille de Pharsale* et Perec clôt *La vie mode d'emploi* en nommant les trente auteurs dont il a utilisé les œuvres sans démarcation.

Il n'y a aucune transgression du code de la propriété littéraire chez ces gentlemen cambrioleurs, sinon une revendication publique à rompre avec la conception même de l'écriture. Leur modernité se révèle plus ouvertement dans leur discours critique que dans une inscription dans un héritage historique et social. Leur processus de manipulation, destruction et subversion, vise la transformation de la posture du lecteur, lequel peut éprouver des difficultés à se situer devant un écrit qui se dérobe sans cesse.

En conséquence, nous avons assisté depuis la fin des années 1980 à une réappropriation du littéraire de la part de ces écrivains polygraphes tandis que déjà se profilait à l'aube du nouveau siècle la révolution d'Internet et la tentation du roman augmenté à grands renforts de clics et de liens hypertexte.

Nombre d'explorateurs et d'expérimentateurs des mots



auraient envié au siècle précédent une telle souplesse technique et l'apparente absence des contraintes commerciales. La majorité d'entre nous avons suivi le mouvement et abandonné la plume pour le traitement de textes. Nous publions aisément en ligne et avons recours à des recherches sur internet pour vérifier une intuition, corriger une assertion. Il ne serait pas très sincère au final d'opposer littérature et nouvelles technologies. Il est toutefois rassurant de se dire que chaque roman, une fois fixé et édité, constitue lui aussi un réseau illimité. Pour le lecteur avisé, un roman comme *Le rouge et le noir*

contiendrait plus de cinq cent mille liens hypertextuels. **À nous d'inférer!**³

1. En littérature, le palimpseste est une forme d'intertextualité qui met en relation un texte avec d'autres.

2. À titre d'exemple, le chapitre 5 qui décrit le vol des étourneaux est le larcin d'un article du docteur Grenu, lequel a lui-même pillé

l'Encyclopédie.

3. « L'œuvre littéraire est bien le résultat de l'action de l'auteur et du lecteur. Elle est le couronnement d'un effort, nous n'osons pas encore dire d'un travail commun. En effet, si l'écriture, la réalisation d'un ouvrage à lire, est bien un travail, peut-on considérer la lecture d'un roman comme travail ? On compte la lecture au nombre des loisirs. Travail ou loisir, travail et loisir, qu'est la lecture ? Et de quelle lecture s'agit-il ? [...] Le contenu de la communication change avec le récepteur. L'œuvre littéraire, le livre, l'imprimé sont ce qu'en fait le lecteur. Lire, c'est construire. [...] La lecture n'est pas une opération mécanique à l'intérieur du message que croit émettre l'auteur ; le lecteur choisit, projette son expérience personnelle sur celle de l'œuvre, donne un sens nouveau au contenu de pensée que lui transmettent les signes. [...] À la limite, chaque lecteur, en l'assimilant, recrée un nouveau livre à partir de la création originale imprimée. »

Nicole Robine, *La lecture*, 1970

EMPRUNTS

Françaises, Français, nous voilà ensemble au rendez-vous de notre pays et de notre avenir. Les événements de ces dernières semaines dans l'Hexagone et les Outre-mer ont profondément troublé la Nation. Ils ont mêlé des revendications légitimes et un enchaînement de violences inadmissibles et je veux vous le dire d'emblée : ces violences ne bénéficieront d'aucune indulgence.

La violence n'est pas un moyen parmi d'autres d'atteindre la fin, mais le choix délibéré d'atteindre la fin par n'importe quel moyen. La violence se donne toujours pour une contre-violence, c'est-à-dire pour une réponse à la violence de l'autre. La violence est injuste, d'où qu'elle vienne.

Mais au début de tout cela, je n'oublie pas qu'il y a une colère, une indignation et cette indignation, beaucoup d'entre nous, beaucoup de Français peuvent la partager.

Car la démocratie, ce n'est pas la loi de la majorité, mais la protection de la minorité.

Ce fut d'abord la colère contre une taxe et le Premier ministre a apporté une réponse en annulant et en supprimant toutes les augmentations prévues pour le début d'année prochaine mais cette colère est plus profonde, je la ressens comme juste à bien des égards. Elle peut être notre chance. Ce sont quarante années de malaise qui ressurgissent : malaise des travailleurs qui ne s'y retrouvent plus ; malaise des territoires, villages comme quartiers, où l'on voit les services publics se réduire et le cadre de vie disparaître ; malaise démocratique où se développe le sentiment de ne pas être entendu ; malaise face aux changements de notre société, à une laïcité bousculée et devant des modes de vie qui créent des barrières, de la distance.

La Démocratie n'a nul besoin de la terreur pour réaliser ses objectifs. Elle n'a pas besoin de recourir à ces moyens de lutte parce qu'elle ne combat pas des individus, mais des institutions, parce qu'elle n'entre pas dans l'arène avec des illusions naïves qui, déçues, entraîneraient une vengeance sanglante.

Ce n'est pas la tentative désespérée d'une minorité pour modeler par la force le monde selon son idéal, c'est l'action de la grande masse des millions d'hommes qui composent le peuple, appelés à remplir leur mission historique et à faire de la nécessité historique une réalité.

Je sais que certains voudraient dans ce contexte que je revienne sur la réforme de l'impôt sur la fortune mais pendant près de 40 ans, il a existé ; vivions-nous mieux durant cette période ? Les plus riches partaient et notre pays s'affaiblissait. Revenir en arrière nous affaiblirait alors même que nous sommes en train de recréer des emplois dans tous les secteurs.

Oh oui même s'il nous revenait, je sais bien que rien n'y ferait, notre impôt est mort à jamais, nous souffririons trop s'il nous revenait...

J'entends que le gouvernement poursuive l'ambition des transformations de notre pays que le peuple a choisie il y a maintenant 18 mois ; nous avons devant nous à conduire une réforme profonde de l'État, de l'indemnisation du chômage et des retraites. Elles sont indispensables. Nous voulons des règles plus justes, plus simples, plus claires et qui récompensent ceux qui travaillent. Nous ne reprendrons pas le cours normal de nos vies, comme trop souvent par le passé dans des crises semblables, sans que rien n'ait été vraiment compris et sans que rien n'ait changé. Nous sommes à un moment historique pour notre pays : par le dialogue, le respect, l'engagement, nous réussirons.

Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière, au nom de l'humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur. Ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme. Qu'on ose donc me traduire en Justice et que l'enquête ait lieu au grand jour ! J'attends.

Notre seule bataille, c'est pour la France. Vive la République, vive la France !

[La France, mon cul ! Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire.]

E.Macron

& J.P.Sartre (§2), A.Camus (§4), R.Luxemburg (§6), C.François (§8), E.Zola (§10), R.Queneau (§12) ♦